

Claude Vigée

Perce-neige
(1936-1940)

Poèmes de l'enfance
et de l'adolescence en Alsace

- 117 -

Numéro 10

2019



Perce-neige

Parfois vers le Carême on voit dans les jardins
Une clochette blanche émerger de la neige :
Ses pétales frileux s'ouvrent tous les matins
Sur un lourd battant d'or que vent frais allège.

Elle croît et sourit pendant deux mois entiers
Solitaire dans la corbeille immaculée :
Mais doucement au son de la clochette ailée
L'ouragan se fait brise et fond dans les sentiers

Le tapis hivernal. Sur la terre bénie.
Le cœur-de-neige n'est plus seul – feuilles et fleurs,
Bourgeons et nids dans le jardin plein de senteurs
Chantent autour de lui la neuve épiphanie.

Il ne leur répond plus, mais penche avec douceur
Son beau front couronné d'un diadème jaune :
« C'en est donc fait de moi, pleure son triste cœur,
Mes heures désormais ne seront qu'une aumône. »

Au caprice des vents et des feux du climat
Chaque jour le fanait et brûlait sa peau brune :
Un soir d'orage enfin son mal se termina.

N'espérant que l'avril il mourut sans rancune
Et rendit pur au ciel l'éclat qu'il lui donna,
Messager d'un printemps qu'il ne devait pas vivre.

(Bischniller, mars 1936.)

*Ballade : le roi des gnomes
au val de Bruche**

À mes amis Bobler

Avez-vous entendu l'histoire
Des farfadets du temps jadis ?
Savez-vous, et l'on peut m'en croire,
Qu'ils brodaient d'or tous leurs habits ?

Leur roi vivait au val de Bruche
Gnome d'Argent était son nom
Il dansait au ventre du mont
Les cierges dorés dans la ruche
Nuit et jour brillaient sous la voûte
Dans son obscur palais royal
Lamé d'argent et de cristal.

Un soir de printemps sur la route
Qui mène au saut de Cocheral*
Gnome d'Argent vit une fille
La plus moqueuse enfant du val
Fraîche et vive comme l'anguille.
Hélas, Gnome d'Argent aima
La belle fille de la Bruche :

*« Vois-tu, lui dit-il, ces amas
De bijoux, d'or et de peluche,
Ces lampes qui charment tes yeux,
Ces mines d'argent précieux
Dont seul je connais la plus riche ?*

*« Prends-les : le roi n'est guère chiche.
Si tu veux m'épouser, ma belle,
Tout t'appartient. » – « Gnome, rit-elle,
On te prendra pour mon enfant. »
« Songe à ton règne triomphant. »*

« Nain, j'aime un garçon des vallées,
Un grand berger aux mains musclées :
Ton amour sans doute est changeant,
Le sien m'est d'or, le tien d'argent. »

- 120 -

Par désespoir le roi des Gnomes
Clamant tout haut son grand chagrin
Tira des rochers les fantômes
Dont il était le suzerain.

Après les pleurs il dit : « *Vengeance* »,
Près des gorges de Cocheral
Il guetta son heureux rival,
Le jeta dans le gouffre immense.
« *C'est bien fait, beau garçon du val.* »

Sa promesse en mourut de peine.
Les nains partirent pour la plaine
Emportant leurs filons d'argent ;
Et depuis lors dans la vallée
(Car elle est triste et désolée)
Ne vivent que des pauvres gens.

(Bischwiller, printemps 1936.)

Ballade nocturne

Dans le bois de Calvaire, à l'heure de minuit,
Passent deux garçonnetts aux visages livides,
Qui se tiennent la main et s'approchent sans bruit,
Avec de grands yeux bleus, si tristes et si vides.

L'un peut avoir six ans, le cadet cinq au plus ;
Ils vont, vêtus d'un ample manteau de soie blanche
Brodé comme au vieux temps ; l'un d'eux parfois se penche
Et trace une croix noire sur l'herbe du talus.

Ne leur parlez jamais : ils ne répondraient guère.
Si vous voulez les suivre, ils presseront le pas,
Puis se perdront dans l'ombre, au bord de la lisière,
Tandis qu'au loin, une cloche sonne le glas.

Mais à l'orée bientôt, par le même sentier,
Viennent et psalmodient des moines en cagoule
Qui portent deux cercueils ; du linceul blême coule
Goutte à goutte du sang sur le parcours entier.

Une forme voilée les suit en gémissant.
Quand le cortège arrive à la grande clairière,
Elle se tord les mains, ses mains tachées de sang,
Tandis qu'un fossoyeur creuse dans la bruyère

Une tombe d'enfant, près d'un cierge qui tremble...
Soudain les moines noirs jettent les deux cercueils
Dans le sol qui les brise, et s'éloignent ensemble.
La forme alors frémit sous son voile de deuil.

Le fossoyeur comble le trou, plante le cierge
Dans la terre humide et fraîche, puis disparaît.
Mais toute cette nuit la dame blanche émerge
Du tertre et du feuillage, et pleure sans arrêt.

Vers l'aube, quand la cire a brûlé jusqu'au bout,
Elle fait un signe de croix, puis se redresse,
Et jetant sous les bois un long cri de détresse,
Elle s'évanouit dans un bruissement doux.

Ce qu'il crut entrevoir à l'ombre du Calvaire,
Certain vendredi soir, dans ces champs de bruyère,
Nul jamais ne l'oublie, lorsqu'il a le malheur
D'y suivre deux enfants sans vie et sans couleur



Véronique Laurent-Denicuil, *Intimité VI*. Eau-forte.
Détail, p. 140 .

Vêtus comme au vieux temps d'un manteau de soie blanche,
Dont l'un parfois se penche,
(Il a six ans au plus)
Et trace une croix noire sur l'herbe du talus.

(Marienthal, 1936.)

Nuit dans le camp

L'horizon clair s'est rembruni, la terre grise
Semble se recouvrir d'un voile, et la forêt
Courbe ses faîtes noirs frissonnant sous la brise,
Et le feu vif tantôt s'éteint puis reparait.

Un murmure indistinct qui vient de la vallée
Monte et se mêle aux voix diffuses dans la nuit :
Lentement tout bruit meurt, et meurt la flamme ailée –
Tout près chuchote l'eau dans la source qui luit.

Alors éclate au loin l'appel du couvre-feu,
Le chant du grand repos qui déchire la veille.
Strident et prolongé le clairon retentit,

Puis s'éloigne en vibrant par le clair dôme bleu,
Et la forêt reprend son écho pressenti.
Bientôt sous les sapins chaque tente sommeille.

(Camp de Pentecôte, 1936, près de Saverne.)

Réverie d'été

L'oiseau plonge au couchant, l'air est silencieux,
Et par les monts boisés, les fleurs, la gerbe mûre,
Un souffle de vent frais passe comme un murmure
Chassant des voiliers blancs sur le golfe des cieux.

Les cônes des sapins aux faîtes radieux
S'étagent vers les flancs lointains que l'ombre épure ;

Là-bas sur un roc nu sommeille, masse obscure,
Le nid d'aigle embrumé d'un burg mystérieux.

J'entends battre mon cœur tandis que vient la nuit
Dans la forêt profonde où ne plane aucun bruit
Hormis l'émoi secret du beau jour qui s'achève.

Ce vaste ciel si bleu va bientôt s'assombrir,
Et, comme la saison qui s'apprête à mourir,
Dans une amère nuit j'irai mûrir mon rêve.

(Obersteinbach, été 1936.)

Les quais de l'Ille

C'est au-delà des Ponts que je trouve un asile
Sur ce vieux banc de grès où je vais seul m'asseoir
Quand le soleil d'été sous les toits va déchoir
Et cerne de ses feux l'horizon de la ville.

L'eau coule doucement entre les vertes îles
Dont elle ceint les bords d'un mince feston noir ;
Les vitres des maisons scintillent dans le soir
Et les pignons moussus qui s'endorment en files

Ferment un œil de sang sous les ardoises grises
Où le jour fatigué lâche un essaim de brises
Parmi les hautes tours et les toits dentelés.

Tout au loin dans l'air bleu surplombant la rivière
Et les vergers, s'envole, oiseau dans la lumière,
La fauve cathédrale aux tympans ciselés.

(Strasbourg, été 1936.)

Le poète moqué

*À son chien**

Depuis que je suis né j'attends un camarade,
Et nul être, jamais, ne m'a rassasié :
Je dus chercher trop loin mensonge et mascarade,
L'amitié m'a semblé plus froide que l'acier.

Dédaigneux de briller dans sa vaine parade
Je me suis détourné du monde avec pitié,
Et je suis demeuré seul m'extasier
Devant l'amour d'un chien pour son maître malade.

Ils se sont ri de moi sans me faire rougir :
Je veux rester moi-même, enfin, je veux agir
Sans voiler ma candeur de fausse modestie.

Pourtant je crains encor mon solitaire orgueil.
Avril est sans retour : si tu franchis son seuil,
Voyageur, souviens-toi des bergers d'Arcadie.

(Bischoffler, hiver 1937.)

Après-midi

*À mon grand-père L.M.**

J'aime ces bonnes vieilles gens
Que l'on voit par les avenues
Trotter sous les branches nues
Dès les premiers jours du printemps.

Tout seuls, à petits pas furtifs,
Frôlant les pelouses tondues,
Ils vont traînant leurs maux, pensifs,
Vers l'or des jeunesses perdues.

Portant leur passé pour tout bien,
Ils longent le vieux cimetière :
Mais leurs yeux boivent la lumière,

Ils sourient et ne veulent rien
Qu'un reflet de vie printanière
Sur leur front blanc.

Car ils espèrent...

(Bischoffler, printemps 1937.)

Mon jardin

C'est un petit jardin entouré d'un grand mur
Avec un vieux bassin et des parterres vides
Avec un vieux prunier dont le fruit n'est pas mûr
Car les hivers sont gris et les longs soirs humides.

Mais le soleil par un beau matin de printemps
A ramené la vie en cette cour obscure ;
Le myosotis luit, l'herbe ample brûle et tend
Sa tige verte au vent que le ciel sombre azure.

Une abeille bourdonne autour du jardinet,
Les fourmis courent le sentier plaqué de mousse.
Roulé sur mes genoux ronronne le minet,
Dans sa niche le chien fixe l'ombre qui pousse.

« *Le temps est revenu, le temps de nos amours,
Les mugets sont en fleur dans les plus sombres cours !* »

Voilà ce que m'a dit, quand j'ai franchi son seuil,
Le jardinet vivant noyé dans son ivresse ;
Voilà ce qu'a chanté sans fin mon cœur en liesse
Et ce qu'ont murmuré les touffes de cerfeuil.

(Bischoffler, avril 1937.)

Automne

Dans mon jardin
Je vois un enfant
Qui cherche une fleur
Et n'en a point trouvé

N'en trouvera guère
Sous les branches closes

(Bischwiller, septembre 1937.)

Premier exil

À maman

J'ai connu la douleur de quitter ma maison,
La vieille maison de l'enfance et des saisons
Heureuses passées là.
Depuis l'heure où sa voix dans l'ombre m'appela
Par un soir embrumé du début de l'automne,
Toujours en moi la même horloge sonne.

On dit : « *Il faut partir un jour* » –
Pourquoi ne serait-ce demain ?
Bientôt il sera trop tard pour
Se donner encore la main.

Pourquoi n'était-ce hier ?
Les bêtes, la maison, les choses,
Et ceux qui pouvaient m'être chers,
Doivent ignorer l'humble cause
Et les sanglots de mon départ.

Adieu. Adieu sans souvenir.
Tout semble loin, si loin pour revenir.
L'horloge sonne : il fait si tard.
Me faudra-t-il encor partir ?

(Strasbourg, septembre 1937.)



Judikaël, *Jaumes linges*. Aquatinte.

*Andante**

Voyez-vous, mes pauvres espoirs,
Tournoyer dans le soir
La neige qui tombe et se tasse ?
C'est la danse du temps qui passe.

La chaleur tiède des foyers
Sème une clarté rousse,
Le vent s'endort dans les noyers –
Combien la vie est chose douce.

L'heure d'amour pose un émoi
Secret sur les frileuses bouches :
On rit, on s'embrasse, on se couche,
Un enfant pleure, on ne sait plus pourquoi.

« Moi je n'ai personne qui m'aime
Ou qui me veuille un peu de bien :
On m'a tout pris, jusqu'à mon petit chien,
Mais je dois être heureux quand même. »

(Strasbourg, hiver 1938.)

L'éconduit

Déjà l'aveugle jour expire sous la cendre,
La rumeur du travail s'enfuit vers le ciel clair :
Ferme tes yeux brûlants dans le soleil amer,
Leur sable va bientôt sur l'orient s'étendre.

Tu sais, trop belle enfant, sourire et dédaigner :
J'aurais aimé pourtant que nous allions ensemble
Dans un jardin d'orage ou d'averses baigné,
Et que nous inventions dans le grand soir qui tremble

Des jeux calmes et vains parmi les vignes d'or.
Tu m'aurais enseigné ta muette harmonie,

J'aurais courbé le vent qui tombe et qui s'endort
Pour verser dans ta nuque une fraîcheur bénie.

Nous vivrons le cruel poème de la chair,
Je le perpétuerai sur ma bouche sonore
Et nos corps apaisés s'en souviendront encore
Quand l'écho des printemps troublera notre hiver.

Ma fenêtre s'accroît de fabuleuses trames,
Leurs subtiles vapeurs distillent le désir
Dans la pure ténèbre où pleure l'avenir. —
Je ne serai jamais qu'un pauvre chercheur d'âmes.

(Strasbourg, hiver 1938.)

Désespéré

Je ne sais point lequel choisir
Parmi les chemins d'existence :
Le plus bref rit d'insouciance
Aux cimes claires du plaisir.

Cet autre s'égare à loisir
Dans l'âpre forêt de science :
Parmi les chemins d'existence
Je ne sais point lequel choisir.

J'erre sans guide et sans désir
Nourri de songe et d'ignorance.
Sur les chemins de l'avenir
Je cherche l'ombre de l'enfance :
Mais je ne sais lequel choisir.

(Strasbourg, printemps 1938.)

Le pont de brume

Je me dispersai dans la nuit
Et je vis les ailes étranges
Des filles de la brume, franges
Éphémères et doux ennui.

Je vénère les brumes roses
Lourdement épanouies dans l'air
Troué de faisceaux d'arbres clairs,
Sous l'ample automne et la nuit close.

Gonflés d'eau vibrante en sourdine,
Ô brumes mauves des saisons,
Fleuves, illusoires maisons
Enfumées d'astres, âmes, mines !

Ma chair elle est en toi sylphide
Sévère de nos rythmes flous,
Crible d'inconnaissable humide
Percé de nuit froide et de clous.

Dors au cœur du berceau mouvant,
Dors sous la cloche d'église ample,
Résonatrice lourde et temple
Où travaille la main du vent.

(Strasbourg, automne 1938.)

Nocturne ancien

Par le sillage des rivières
Les feux du soir ont déjà fui,
Noyant le bruit
Du jour entre les sourdes pierres.

Clair ciel, préserve du danger
Et des maux, que l'enfant redoute

Les pas de ceux qui sont en route,
Du chasseur ou de l'étranger !

Pour les conduire au fond des landes
Où ces gens vont cueillir du vent,
Leurs lampes dans le firmament
Tes anges par milliers répandent.

L'heure a couché sous les cyprès
Nos vieilles plaintes :
Dans les plaines et les forêts
La nuit s'avance, les mains jointes.

(1938.)

*Léda**

*Pour les seize ans d'Éry**

Fontaine ruisselante, étouffe les baisers
Que le grand cygne noir vole à la bien-aimée
Sur la terre étendue à l'abri du soleil

Afin que seuls les vents d'été puissent, frôlant les tiges,
Porter un souffle chaud sur les corps enlacés
Que protège un essaim de fruits dans leur défaite heureuse !

Maintenant tout se tait, les bouches se sont closes.
L'eau retombe en filets que tresse une chute assagie –
Un voile de poussière accable les sentiers
Et se déchire lentement sur les épis d'avoine.

Un levraut détale à grand bruit, dresse l'oreille,
Et soudain se terrant, la tête au ras de l'herbe,
Détend ses jarrets de poltron, l'œil vif, pelage au vent.

La fille s'est levée, aux branches sa main lasse
Hésitante s'arrête, et cueille brusquement
Une étoile déserte où ses lèvres vont mordre.

La chair brûlante luit, son ventre inviolé
Découvre à la gourmande une splendeur de neige
Dont jaillit en sève glacée un sombre diamant.

Léda dévêtue a frémi parmi les sources calmes.
Dieu des plaisirs secrets qui marches dans la nuit...

(Strasbourg, printemps 1939.)

*Tombeau d'Hylas**

Heureuses d'ignorer jusqu'à leur secret chatoiment
Les bêtes de la nuit d'été respirent dans la brise :
Hylas ayant posé son carquois sur son casque d'or
Dégrafe la tunique et la dure cuirasse
Qui serre sa poitrine ivre d'arbustes jaillissants.

Son torse étroit et nu joue avec les rayons de l'ombre,
L'adolescent s'étend sous les feuillages lourds
Et songe dans la mousse aux rivages du lendemain.
Il se lève à l'aurore, éveillé par la source
Cachée en ce bocage et qui l'appelle : « *Hylas, Hylas !* »

Il court, penche son pur profil sur l'onde :
Deux nymphes de leurs bras emprisonnent sa nuque,
Il sent se lier son corps ferme à la rondeur des seins
Et la volupté rit sur ses dents merveilleuses.

- 133 -

L'angoisse et le désir un instant le déchirent,
Il ne résiste plus à la chaude attirance :
Son visage ébloui s'est dispersé dans l'ombre,
Elles l'ont entraîné dans leur lit éternel...

(Strasbourg, printemps 1939.)

*Naissance d'Apollon**
(d'après Théognis*)

Il surgit rayonnant du ventre de la nuit

Lorsque, seigneur Apollon, là-bas sous le palmier ondoyant
qu'elle étreignait de ses bras

La Nuit, l'altière, te mit au monde, là-bas sous le regard du lac,
toi le plus beau de tous les immortels,

Fut de parfum d'ambroisie
rempli jusqu'aux rives le cirque sacré de Délos,

Et rirent à l'entour les campagnes,
et scintilla de joie la profondeur plus bleue de la mer.

(1939.)

Chant nuptial

Pour qu'elle soit ton épouse à la nuit
Nous t'amenons la blanche fiancée.
L'aube l'admire, et le bonheur la suit
Comme au Soleil la terre ensemencée

Rompt l'enveloppe et dissipe l'ennui
Du sombre hiver, pour d'une herbe élancée
Couvrir ses flancs, de feuillage et de fruit,
Lourde toison par les vents balancée !

Si tu sens battre un cœur droit et viril
Puisse ton sein protéger sa faiblesse,
Ton souvenir se complaire en sa grâce,

Et le destin n'en point trancher le fil
Avant qu'elle ait dans la saine allégresse
Perpétué le fleuve de ta race.

(Pau, septembre 1940.)

Plaintes d'Éros adolescent

Les hommes et les femmes font
Semblant de souffrir ou d'aimer,

Le monde est un tas de ferrailles
Sur lequel chavire le vent.

L'amour impossible s'acharne
Nuit et jour follement après

L'être qui jamais ne s'incarne.

*

Sur le chemin de l'épouvante
Et de la cruauté,
Prends notre main, sois notre guide,
Adorable beauté :

Mesure juste, arme interdite
Aux consciences malsaines,
Souverain corps des dieux
Qui peuvent surgir dans ce monde !

Par toi nous savons découvrir
Leur sombre pureté,
Réchauffer notre cœur
Dans le droit soleil de leurs yeux

Superbes,
Dédaigneux des convoitises séculières ;
Aux doigts qui les voudraient saisir
Éternellement vides,

Mais graves, lumineux,
Présents sous le plus humble toit,
Et nourrissant de vérité
Ceux qui vivent par toi !

« Un buisson de lumière habite les fontaines.
 Maître bien-aimé : tu viens t'asseoir à ma table
 À l'heure, où je n'osais plus espérer
 Voir de mes yeux ton visage admirable,
 Ni ton amour sur mon visage errer.
 Ton amour fleurit dans le roc,
 Il connaît la pleine science
 Par ma chair pressentie,
 Il a bu la terreur du crépuscule violet
 Qui saigne et tombe goutte à goutte
 Entre nos vignes mûres.
 La chère violence arrache à l'esprit torturé
 Un hymne de bonheur insensé comme une prière. »

*

*

Je ne célèbre en vous, qui nourrissez le sol,
 Ni l'infidèle esprit dont vous suiviez le vol,
 Ni l'atroce douleur de sa métamorphose,
 Ni le port merveilleux que l'amour lui propose...
 Vous n'aviez qu'un trésor : son pur éclat chanté,
 Vos biens les plus secrets n'auraient su me tenter :
 C'est la fleur éternelle et l'éclair de vos hanches,
 Que l'orage nocturne embrassa de ses branches
 En dénudant le ciel saccagé de l'été.

*

Forêt debout dans l'aube, où ma nuit fiancée,
 Par l'orage du sang soudain ensemencée,
 Enfante d'autres cieux,
 Fais chanter le désir aux sources de mes yeux !

Leur funèbre beauté sur la pierre étincelle :
 Bientôt le grand soleil de l'ombre universelle

S'émouvra dans mes profondeurs
D'un clair jaillissement de corps et de lueurs.

Sa flamme de la nuit fut l'invisible amante :
Il lui faut, pour mûrir, la marne indifférente
Où savent sourdre et s'assembler
Les ruisseaux du sommeil qui nourrissent mon blé.

Ces eaux portent longtemps la mémoire dissoute
Des genoux effleurés dans leur intime route,
Et leur sombre limpidité
Prête une transparence à ma fécondité.

(1939-1940.)

Ode pascalie en temps de guerre

Les Nations païennes chantent :

Puisque ton beau corps outragé
Découvre dans la pourriture
L'unique oubli de voyager,
Qu'il offre au ver la nourriture
Et jette son cœur en pâture
Au bec immonde du corbeau,
Que sert d'invoquer l'écriture
Devant la pierre d'un tombeau ?

La haute et douloureuse plainte
Qui de l'âme allait s'exhaler
N'a trouvé qu'une larme feinte :
Avant que d'être consolé
Déjà mon deuil s'en est allé ;
Le bras de la folle nature
L'entraîne au milieu du ballet
Que danse toute créature.

L'allégresse est dans l'univers,
Hosanna l'enfant ressuscite

Et l'aile obscure des hivers
 Au souffle nouveau qui l'agite
 N'oppose qu'une vaine fuite ;
 Nulle retraite désormais
 N'en peut suspendre la poursuite
 Jusqu'aux flancs neigeux des sommets.

Le cri des peuples qu'on massacre
 S'unit à celui du vainqueur
 Pour monter à l'heure du sacre
 Aux oreilles du rédempteur ;
 Mêlez à ce terrestre chœur
 Vos hymnes, troupe des saints anges,
 Que tout exalte le seigneur,
 Que tout proclame ses louanges !

Un ruisseau de sève et de sang
 Jaillit des artères du monde
 En offrande au dieu bienfaisant
 Dont la main terrible et féconde
 Dispense la chaleur ou l'onde
 Aux rameaux qu'il lui plaît d'aimer,
 Comme sans fléchir elle émonde
 L'arbre où le crime ose essaimer.

Les nappes d'huile précieuse
 Qui naissent dans la profondeur
 D'un bois de sylve lumineuse,
 Muant la plus subtile odeur
 Conçue au soir de sa verdure
 En témoignage impérissable,
 Répandent leur limpide ardeur
 Sur le fond d'argile et de sable.

Sentant croître comme un frisson
 Le flux de la jeune existence
 Quel amoureux à l'unisson
 Refuse-t-il son allégeance

Quand le moindre baiser charnel
 Arrache un cri de jouissance
 À la bouche de l'éternel
 Ô mort, et nargue ta puissance ?

Nous sommes ce ruisseau de chair
 Qui chante, et notre voix imite
 La voix multiple de la mer
 Quand au mépris de sa limite
 En ce temps où Dieu nous visite
 Elle crie aux cieux entrouverts :
 Hosanna, l'enfant ressuscite,
 L'allégresse est dans l'univers.

(1940.)



Anne Mounic, *Jacinthe*. Pointe sèche.



Claude et Evy Vigée.
Fonds Claude Vigée.

Perce-Neige
(1936-1940)

Les poèmes de *Perce-Neige*, poèmes de l'enfance et de l'adolescence en Alsace – ceux qui n'ont pas été perdus ou détruits lors de l'occupation nazie –, ont paru dans *Du bec à l'oreille* (Strasbourg : La Nuée bleue, 1977). Ils s'inspirent en grande partie du monde onirique des légendes alsaciennes, qui enchantaient l'enfant. Mme Bohler, voisine des Strauss à Bischwiller, et chez laquelle il passa plusieurs Noël quand il était tout petit, lui avait offert un livre de contes et légendes d'Alsace qui nourrirent ses rêves et son désir d'enchantement.

p. 119 : Val de Bruche : vallée du Bas-Rhin.

— saut de Cocheral : site du massif des Vosges.

p. 124 : Ill : rivière qui passe à Strasbourg.

p. 125 : « À son chien » : Claude Vigée était très attaché, durant son enfance, à sa petite chienne Charlotte. (Voir *Temporel* n° 2 : <http://temporel.fr/Poesie-Claude-Vigee>.)

— L.M. : Léopold Meyer, le grand-père tant aimé.

p. 129 : Andante : morceau à jouer de façon modérée. Second mouvement d'une sonate ou d'une symphonie.

p. 132 : Lédä : épouse de Tyndare. Zeus s'unit à elle sous la forme d'un cygne. Mère des Dioscures, de Clytemnestre et d'Hélène.

— « Pour les seize ans d'Évy » : Claude Vigée avait été chargé par les parents de sa cousine de lui faire apprendre les déclinaisons allemandes. Une fois la besogne accomplie, les deux adolescents avaient mille choses à se dire.

p. 133 : Hylas : adolescent ravi par les nymphes des sources.

p. 134 : Apollon : dieu du soleil et de la poésie. Fils de Zeus et de Lété, frère d'Artémis qui, venue la première au monde, aurait aidé sa mère à accoucher sur l'île d'Ortygie, ancien nom de Délos, la « lumineuse ».

— Théognis de Mégare : poète grec de la seconde moitié du sixième siècle avant J.C. Claude Vigée avait lu ces poèmes, qui l'avaient grandement inspiré, dans une traduction allemande.



